

Semaine 5 : « JESUS-CHRIST : MORT ET RESSUSCITE »

Textes d'approfondissement

Isaïe 52,13 – 53,12 : le Serviteur Souffrant

13 Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ; il montera, il s'élèvera, il sera exalté !

14 La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme ; il n'avait plus l'apparence d'un fils d'homme.

15 Il étonnera de même une multitude de nations ; devant lui les rois resteront bouche bée, car ils verront ce que, jamais, on ne leur avait dit, ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler.

01 Qui aurait cru ce que nous avons entendu ? Le bras puissant du Seigneur, à qui s'est-il révélé ?

02 Devant lui, le serviteur a poussé comme une plante chétive, une racine dans une terre aride ; il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards, son aspect n'avait rien pour nous plaire.

03 Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien.

04 En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était frappé, meurtri par Dieu, humilié.

05 Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé, à cause de nos fautes qu'il a été broyé. Le châtiment qui nous donne la paix a pesé sur lui : par ses blessures, nous sommes guéris.

06 Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait son propre chemin. Mais le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous.

07 Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche.

08 Arrêté, puis jugé, il a été supprimé. Qui donc s'est inquiété de son sort ? Il a été retranché de la terre des vivants, frappé à mort pour les révoltes de son peuple.

09 On a placé sa tombe avec les méchants, son tombeau avec les riches ; et pourtant il n'avait pas commis de violence, on ne trouvait pas de tromperie dans sa bouche.

10 Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur. S'il remet sa vie en sacrifice de réparation, il verra une descendance, il prolongera ses jours : par lui, ce qui plaît au Seigneur réussira.

11 Par suite de ses tourments, il verra la lumière, la connaissance le comblera. Le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs fautes.

12 C'est pourquoi, parmi les grands, je lui donnerai sa part, avec les puissants il partagera le butin, car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort, et il a été compté avec les pécheurs, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les pécheurs.

"L'amour n'est pas aimé" : méditation du Pape François

Devant Jésus crucifié résonnent pour nous aussi ses paroles : « J'ai soif » (Jn 19, 28). La soif, encore plus que la faim, est le besoin extrême de l'être humain, mais en représente aussi l'extrême misère. Nous contemplons ainsi le mystère du Dieu Très-Haut, devenu, par miséricorde, miséreux parmi les hommes.

De quoi a soif le Seigneur ? Certainement d'eau, élément essentiel pour la vie. Mais surtout d'amour, élément non moins essentiel pour vivre. Il a soif de nous donner l'eau vive de son amour, mais aussi de recevoir notre amour. Le prophète Jérémie a exprimé la satisfaction de Dieu pour notre amour : « Je me souviens de la tendresse de tes jeunes années, ton amour de jeune mariée » (2, 2). Mais il a donné aussi une voix à la souffrance divine, quand l'homme, ingrat, a abandonné l'amour, quand –aujourd'hui aussi, semble dire le Seigneur – « ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive et ils se sont creusés des citernes fissurées qui ne retiennent pas l'eau » (v. 13). C'est le drame du "cœur desséché", de l'amour non rendu, un drame qui se renouvelle dans l'Évangile, quand, à la soif de Jésus l'homme répond par le vinaigre, qui est du vin tourné. Comme, prophétiquement, se lamentait le psalmiste : « Quand j'avais soif, ils m'ont donné du vinaigre » (Ps 69, 22).

"L'Amour n'est pas aimé" : selon certains récits, c'était la réalité qui troublait saint François d'Assise. Lui, par amour du Seigneur souffrant, n'avait pas honte de pleurer et de se lamenter à haute voix (cf. Sources franciscaines, n. 1413). Cette réalité même doit nous tenir à cœur en contemplant le Dieu crucifié, assoiffé d'amour. Mère Teresa de Calcutta a voulu que, dans les chapelles de chacune de ses communautés, près du Crucifié soit écrit "J'ai soif". Étancher la soif d'amour de Jésus sur la croix par le service des plus pauvres parmi les pauvres a été sa réponse. Le Seigneur est en effet assoiffé de notre amour de compassion, il est consolé lorsque, en son nom, nous nous penchons sur les misères d'autrui. Au jugement, il appellera "bénis" tous ceux qui ont donné à boire à qui avait soif, qui ont offert un amour concret à qui en avait besoin : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

Les paroles de Jésus nous interpellent, elles demandent accueil dans notre cœur et réponse par notre vie. Dans son "J'ai soif", nous pouvons entendre la voix de ceux qui souffrent, le cri caché des petits innocents exclus de la lumière de ce monde, la supplication qui vient du fond du cœur des pauvres et de ceux qui ont le plus besoin de paix. Elles implorent la paix, les victimes des guerres qui polluent les peuples de haine et la terre d'armes ; ils implorent la paix, nos frères et sœurs qui vivent sous la menace des bombardements ou sont contraints de laisser leurs maisons et d'émigrer vers l'inconnu, dépouillés de tout. Tous ceux-là sont des frères et des sœurs du Crucifié, petits dans son Royaume, membres blessés et desséchés de sa chair. Ils ont soif. Mais à eux il leur est souvent donné, comme à Jésus, le vinaigre amer du refus. Qui les écoute ? Qui se préoccupe de leur répondre ? Ils rencontrent trop souvent le silence assourdissant de l'indifférence, de l'égoïsme de celui qui est agacé, la froideur de celui qui éteint leur cri à l'aide avec la facilité avec laquelle on change un canal de télévision.

Devant le Christ crucifié, « puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24), nous chrétiens, nous sommes appelés à contempler le mystère de l'Amour non aimé et à répandre de la miséricorde sur le monde. Sur la croix, arbre de vie, le mal a été transformé en bien ; nous aussi, disciples du Crucifié, nous sommes appelés à être des "arbres de vie" qui absorbent la pollution de l'indifférence et restituent au monde l'oxygène de l'amour. Du côté du Christ en croix sort de l'eau, symbole de l'Esprit qui donne la vie (cf. Jn 19 34) ; ainsi, que de nous, ses fidèles, sorte de la compassion pour tous les assoiffés d'aujourd'hui.

Comme Marie près de la Croix, que le Seigneur nous accorde d'être unis à Lui et proches de celui qui souffre. En nous approchant de tous ceux qui aujourd'hui vivent comme des crucifiés et en puisant la force d'aimer au Crucifié ressuscité, croîtront encore plus l'harmonie et la communion entre nous. « C'est Lui, le Christ, qui est notre paix » (Ep 2, 14), lui qui est venu pour annoncer la paix à ceux qui sont proches et à ceux qui sont loin (cf. v. 17). Qu'il nous garde tous dans l'amour et nous rassemble dans l'unité, dans laquelle nous sommes en chemin, pour que nous devenions ce que lui désire : « un » (Jn 17, 21).

Théologie de l'Incarnation et théologie de la croix (J. Ratzinger)

A partir de ces vues, nous pouvons maintenant aborder les autres assertions fondamentales de la christologie qui restent encore à élucider. Dans l'histoire de la foi chrétienne, la contemplation de Jésus a été à l'origine de deux lignes de développement divergentes : la théologie de l'incarnation, issue de la pensée grecque et qui a dominé dans la tradition catholique de l'Orient et de l'Occident, et la théologie de la croix qui, à la suite de Paul et des formes primitives de la foi chrétienne, s'est affirmée de façon décisive dans la pensée de la Réforme.

La première parle de l'être et gravite autour du fait qu'un homme est Dieu, et par voie de conséquence, que Dieu est homme; ce fait prodigieux devient pour elle le point absolument décisif. · Devant cet événement, qui fait que Dieu et l'homme sont un, que Dieu devient homme, tous les événements particuliers qui ont suivi, rentrent dans l'ombre. En comparaison de cela, ils ne sauraient être que secondaires; cette rencontre intime de Dieu et de l'homme apparaît comme l'événement décisif, rédempteur, comme le véritable avenir de l'homme, vers lequel finalement toutes les lignes doivent converger.

La théologie de la croix, par contre, ne veut pas s'engager dans une telle ontologie; au lieu de cela, elle parle de l'événement; elle suit le témoignage des origines, où l'on ne se préoccupait pas encore de l'être, mais de l'agir de Dieu dans la croix et la résurrection, qui a vaincu la mort et révélé Jésus comme le Seigneur et l'Espérance de l'humanité. De ces deux points de départ résultent les tendances différentes.

La théologie de l'incarnation tend à une vision statique et optimiste. Le péché de l'homme apparaît facilement comme un stade transitoire, d'importance assez secondaire.

Ce qui est décisif dans cette optique, ce n'est pas que l'homme soit en état de péché et doive être guéri; il s'agit de bien plus que d'une simple réparation du passé; l'important, c'est la progression vers l'union intime de l'homme et de Dieu.

La théologie de la croix, par contre, conduit plutôt à une conception dynamique, actualiste, du christianisme, avec une attitude critique à l'égard du monde; suivant cette conception, le christianisme n'est que la rupture qui se produit, de façon discontinue et toujours nouvelle, dans la sécurité et la certitude que l'homme met en lui-même et en ses institutions, y compris l'Église.

Si l'on a quelque peu devant les yeux ces deux grandes formes historiques de conception du christianisme, l'on ne sera pas tenté de faire des synthèses simplistes. Dans ces deux structurations fondamentales du christianisme en théologie de l'incarnation et en théologie de la croix, se dessinent des polarités que l'on ne peut intégrer pleinement dans une synthèse supérieure, sans perdre l'essentiel de chacune des deux; elles doivent rester présentes comme des polarités qui se corrigent mutuellement et qui dans leur complémentarité renvoient au tout.

La foi Chrétienne hier et aujourd'hui, Cardinal Joseph Ratzinger, Benoit XVI, Cerf, Paris, 105, p. 154-155

Résurrection et Réincarnation (Sesboüé)

L'idée de réincarnation connaît en Occident un engouement étonnant. Ses tenants sont souvent d'anciens chrétiens « fatigués de croire », mais qui ne peuvent se résoudre au matérialisme et à l'idée que notre vie débouche sur un pur néant. Certains pensent que la foi en la réincarnation est compatible avec la foi en la résurrection. Mais cela n'est pas vrai.

Précisons d'abord les choses : Il y a un modèle occidental et un modèle oriental de l'Incarnation. Pour l'hindouisme, la réincarnation est un malheur. Elle n'est pas une libération mais une nécessité ou l'homme est enfermé dans une suite de réincarnation indéfinies. Si l'homme a mal vécu, il est enfermé dans un cycle répétitif d'existences. Il ne pourra y échapper et entrer enfin au Nirvana (sorte de ciel) qu'au prix d'une ascèse spirituelle très grande ou d'une vie de désintéressement absolu, de compassion et de charité. Cette vision ressemble en partie au purgatoire chrétien mais certainement pas au ciel.

Le modèle occidental de la réincarnation qui s'est développé à partir du 19^{ème} est plus optimiste. L'échec d'une première vie n'est pas définitif. Il donne lieu à une reprise possible, à une nouvelle chance dans un nouveau corps où l'on pourra réparer ses méfaits et réussir sa vie. Le problème du mal trouve dans cette théorie une explication : celui qui souffre paie une dette antérieure. Une vie enfin réussie pourrait éventuellement déboucher un jour sur la résurrection. Cette vision est un syncrétisme, c'est-à-dire un mélange entre l'hindouisme et la foi chrétienne.

Ceci est caractéristique d'une époque où l'on a de plus en plus de mal à s'engager de manière stable.

Mais quel qu'en soit la forme, la foi en la réincarnation et la foi en la résurrection ne sont pas compatibles pour plusieurs raisons.

1) La réincarnation remet en cause l'identité et l'unicité de la personne humaine. Pour les chrétiens, le sujet est irremplaçable devant Dieu qui veut entrer en relation avec elle. A l'opposé, la logique de la réincarnation la personne humaine n'est une réalité définitive, irréductible. Elle n'est qu'une figure transitoire du grand Tout, cette énergie du monde d'où nous venons et dans laquelle nous sommes appelés à fusionner de nouveau. Cela exige une spiritualité supérieure qui accepte la dépossession absolue de soi et dont le refus serait le signe d'une attitude insuffisamment dépouillée.

2) La vie humaine dans la foi chrétienne trouve sa grandeur et sa densité dans le fait que chaque instant que je vis est unique. Comme le dit le théologien Karl Rahner, la liberté est la capacité de l'éternel. Avec le tout de ma vie, je suis capable de m'engager pour ou contre Dieu, de choisir la vie avec Dieu ou sans lui. Cette vision est à l'opposé de la vision engendrée par la foi en la réincarnation où l'homme peut toujours recommencer sa vie dans un autre corps, rien n'est définitif pour son avenir.

3) Cette conception de l'homme est solidaire d'une conception de Dieu. Dieu non plus n'est pas une personne, au sens occidental du terme. On sait la réticence du bouddhisme, pour ne pas dire son refus à nommer Dieu, à reconnaître un Absolu qui serait personnel et permanent. La relation de l'homme à dieu ne saurait donc être une relation interpersonnelle de connaissance et d'amour entre deux partenaires vivants. L'issue ultime de l'existence humaine est la perte de soi dans le grand Tout. On parlera plutôt du divin que de Dieu.

4) Enfin dans cette vision, la figure de Jésus perd à son tour son caractère unique. Son incarnation n'est pas la merveille unique de l'incarnation du Verbe, le Fils de Dieu, mais elle n'est que la réincarnation d'un être, exceptionnel par sa sainteté mais qui demeure inscrit dans le cycle du destin.

Bref, on ne peut pas tenir sérieusement que la foi en la réincarnation soit compatible avec la foi en la résurrection.